Maurice Bardèche

Sparte et les sudistes

PYTHÉAS

SPARTE
ET
LES SUDISTES

16°Z
36104

DL-17101994-31584

Il a été tiré de cet ouvrage
cent exemplaires sur papier Ingres de Lana
constituant l'édition originale
numérotés de 1 a 100

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

1816100

MAURICE BARDÈCHE

824

SPARTE
ET
LES SUDISTES

PYTHÉAS

« Pythéas n'était qu'un armateur de Marseille, il naviguait à ses risques et périls à travers des mers inconnues, son vaisseau était équipé à ses frais : et ce sembla plus tard une merveille, même aux yeux des Grecs, qu'un des leurs eût pu aller si loin avec ses seules ressources, contre vents et marées, haines et légendes... »

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Pythéas, 1994

ISBN 2-910082-00-8

NOTE DE L'ÉDITEUR

La présente édition inclut le chapitre II, Biographie intellectuelle d'un nationaliste, tel qu'il se présentait dans l'édition hors commerce publiée aux dépens de l'auteur et tirée à une centaine d'exemplaires, mais qui faisait défaut dans l'édition courante publiée par *Les Sept Couleurs* en 1969.

« Avoir des manières bienveillantes et douces pour instruire les hommes, avoir de la compassion pour les insensés qui se révoltent contre la raison, voilà la force virile propre au vent du Sud : c'est à elle que s'attachent les sages.

« Faire sa cuirasse de lames de fer et sa couche de peaux de bêtes sauvages, contempler sans frémir les approches de la mort, voilà la force virile propre au vent du Nord : et c'est à elle que s'attachent les braves ».

TCHOUANG-YOUNG,

Traité de la conduite du sage,

par un disciple de Confucius.

PROLOGUE

C'est peut-être un grand malheur de ne pas allumer les lampions quand les autres les allument. Je n'ai pas sorti mes drapeaux pour la victoire des démocraties. Je me sentais en quarantaine : il me semblait que toute une partie de moi-même avait été vaincue.

Je suis resté depuis ce temps un étranger parmi les hommes de mon temps. Le monde qui se construisait sous mes yeux, il me semblait qu'il opprimait ce qui, en moi, me paraissait le plus vivace. Cette répulsion s'étendait à beaucoup de choses. Je détestais le plastique, la publicité, le chewing-gum, plus tard je m'habituai mal à certains ornements en nylon et au chandail qui devint le costume ordinaire des ecclésiastiques. Il ne me venait pas à la pensée que ces répugnances pussent être étrangères l'une à l'autre. On

m'avait imposé une religion et je refusais les eaux du baptême : et en même temps que les eaux du baptême, la gandhoura, le fez, les babouches qu'il fallait désormais porter. Des milliers d'hommes étaient comme moi et regardaient avec suspicion le nouvel uniforme du croyant.

C'est qu'en effet, le tournant du XXe siècle avait été marqué par une guerre de religion, cela, nous le savions tous. Mais nous ne savions pas bien ce qu'était une guerre de religion. Nous croyions, en nous référant à ce qu'on appelait dans le passé « guerre de religion », que l'objectif était d'extirper l'hérésie, que cela n'allait pas au-delà de la destruction des temples et du bûcher des pasteurs, résultats qui furent généralement supportés avec patience. Nous ne savions pas, parce que nous ne faisions référence qu'à notre propre histoire, que la victoire d'une religion est aussi la victoire d'un *Koran* et l'instauration d'une certaine optique qui colore toutes choses : non seulement la politique, mais les mœurs, les habitudes, les jugements qu'on porte sur les choses, en un mot, toute la vie. En proclamant le triomphe d'une certaine religion, il a donc fallu détruire non seulement les structures, mais plus profondément une certaine manière d'être. Et l'étendue et la portée de ces destructions ont été peu aperçues en général.

Car l'hérésie avait des racines, un certain mode de sensibilité, une certaine *prédisposition* de l'être humain qu'il a fallu, en même temps qu'on détruisait l'hérésie, changer et expurger. Et c'est un sang nouveau qu'il fallait *transvaser* dans toute une catégorie d'êtres

humains, si l'on voulait voir disparaître à jamais une certaine morale et, finalement, une certaine conception de la vie.

Or, c'est toute une partie de la morale commune qui a été atteinte en même temps, car les morales hérétiques ne sont pas des fleurs monstrueuses qui naissent de quelque terreau empoisonné, elles ne font que développer par élection certaines branches de la morale commune. Il n'est pas difficile de voir quelles sont les branches de la morale commune, de la morale la plus traditionnelle, qui ont été délabrées et saccagées par la condamnation portée sur une certaine définition de l'homme. Le devoir de discipline, le respect de la parole donnée, le culte de l'énergie et des vertus viriles, le choix des hommes en fonction de leur courage et de leur attitude devant la vie, sont devenus également vertus et méthodes suspectes parce qu'elles avaient conduit à une obéissance qu'on jugeait aveugle, à une fidélité qui avait été déclarée criminelle, à un idéal humain qu'on regardait comme barbare, et qu'elles risquaient d'établir une hiérarchie qu'on refuse.

Et, avec cette morale, c'est toute une famille de l'espèce humaine qu'on mettait à la porte de la civilisation. Cette exclusion était d'autant plus singulière que ce tempérament avait été jadis non seulement toléré, mais exalté par la République. Quand j'étais enfant et que j'admirais Lazare Carnot, Hoche, Desaix, Kléber, et aussi le petit Viala et le tambour Bara, et même Danton et plus tard Clemenceau, c'est cette espèce d'hommes qu'on me recommandait d'admirer. Et plus tard, dans

cet autre livre d'images qu'est l'histoire romaine, c'était Regulus, c'était Cincinnatus, c'était Horatius Cocles, héros de cette république exemplaire qui avait nourri tant de générations. Toute ma jeunesse de bon élève se révoltait contre la religion nouvelle. Et même le petit Jacobin que j'avais été à quatorze ans se réveillait en moi, ne comprenant plus pourquoi on dégradait sur le front de l'histoire ces hommes de bronze qu'on m'avait appris à aimer. Je ne reconnaissais pas dans le démocrate de 1945 le bon petit élève de l'école communale que j'avais été, le boursier que j'avais été, le fils de petit fonctionnaire radical-socialiste que j'avais été, et qu'au fond je n'ai pas cessé d'être.

Alors j'avais l'impression que cette *énucléation* qu'on avait fait subir à l'Europe à la suite de la guerre, ce n'était pas l'Europe seule qu'elle avait touchée, mais toute la civilisation, l'espèce humaine tout entière. De même qu'en supprimant au cœur de l'Europe l'antique Allemagne, ce tronc germanique à partir duquel elle s'était formée dans le passé, on avait fait subir à l'Europe une ablation monstrueuse après laquelle elle n'était plus qu'un cheval aveugle qui s'appuie et se frotte machinalement sur son bat-flanc atlantique, sans force et incertain, ainsi en déracinant dans le monde moral certaines qualités élémentaires, en éliminant certains métaux qui avaient composé jusqu'à présent l'alliage humain que nous connaissons, c'était toute une sensibilité que nous avions extirpée, toute une image de l'homme, non pas seulement un régime mais tout un monde qui *venait avec*, botte de racines qu'on enlève avec la plante. Si bien que nous vivions dans un monde

moral d'une certaine façon *décervelé*. L'histoire du passé ne débouchait plus sur l'homme d'aujourd'hui. La culture du passé, l'homme du passé lui-même sont comme étrangers à l'homme qu'on nous invite à être. A Nuremberg détruit par les bombes, on a reconstruit les maisons du XVIe siècle, mais en nous-mêmes, c'est le contraire : en nous-mêmes on veut construire une ville nouvelle qui nous fasse oublier les maisons d'autrefois. L'acceptons-nous ? En avons-nous même conscience ? Quand on nous invite à accepter le monde moderne, à faire en nous-mêmes un *aggiornamento*, une mise à jour, comprenons-nous ce qu'on nous propose, décelons-nous la manœuvre qu'on mêle subrepticement à une indispensable révision ? Savons-nous quelles rives on nous demande d'abandonner ? Et pour quel destin ?

Les mots mêmes nous trompent, les mots surtout. On nous dit : « c'est le fascisme qu'il faut abandonner sur les rivages des morts ». Ce n'est pas le fascisme seulement que je vois au bout de ma lorgnette. C'est tout un continent que nous abandonnons. Et les mots ne servent qu'à déguiser l'exode. Les fumées qui s'élèvent des cités de la Plaine nous empêchent de voir les collines heureuses que nous quittons à jamais.

Ce qui importe à l'avenir, ce n'est pas la résurrection d'une *doctrine* ni d'une certaine forme de l'État, encore moins d'un caporalisme et d'une police, c'est le retour à une certaine définition de l'homme et à une certaine hiérarchie. Dans cette définition de l'homme, je place les qualités que j'ai dites, le sentiment de l'honneur, le courage, l'énergie, la loyauté, le respect de la parole

donnée, le civisme. Et cette hiérarchie que je souhaite, c'est celle qui place ces qualités au-dessus de tous les avantages donnés par la naissance, la fortune, les alliances, et qui choisit l'élite en considération de ces seules qualités. L'autorité dans l'État n'est rien d'autre que le respect de ces qualités et de cette hiérarchie. Elle peut s'accommoder de beaucoup de tolérance quand ce règne des meilleurs est établi. Elle n'exige la persécution de personne ni l'éviction de personne. Mais je crois qu'aucune nation, aucune société ne peuvent durer si les pouvoirs qui se fondent sur d'autres mérites que ceux-là ne sont pas essentiellement précaires et subalternes. Toute nation est conduite, certes, mais toute nation également *se conduit* d'une certaine façon, toute nation a une conduite, noble ou basse, généreuse ou perfide, comme on dit d'un homme qu'il a une bonne ou une mauvaise conduite. Une de nos erreurs actuelles est d'admettre trop facilement que ces choses-là n'ont aucune importance.

Nous nous plaignons chaque jour de l'immoralité et nous ne daignons pas nous apercevoir que nous avons détruit nous-mêmes ou laissé détruire toute une partie des bases de la morale, qu'on les détruit encore chaque jour devant nous. Les pousses que nous avons plantées à la place des grands chênes abattus sont rabougries et se dessèchent. Et nous nous plaignons d'avancer dans un désert. C'est que nous avons reconstruit les ponts, les usines, les villes que les bombes avaient écrasés, mais non les valeurs morales que la guerre idéologique avait détruites. Dans ce domaine nous sommes encore devant un champ de ruines. Des cloportes hantent ces ruines, on

y trouve des végétations inconnues, on y rencontre des visiteurs étranges. Le vide moral que nous avons créé n'est pas moins menaçant pour notre avenir que le vide géographique que nous avons laissé s'installer au cœur de l'Europe, mais nous ne le voyons pas.

Tout le monde ne s'en plaint pas. Il y a beaucoup de gens qui s'arrangent de ce vide moral auquel ils trouvent des avantages. Ils ne se font peut-être pas d'illusions sur son avenir, mais ils pensent que cet interrègne durera bien autant qu'eux. Cela leur suffit. Ils redoutent les temps encombrants où le courage fait du bruit, où l'énergie s'exhibe, où la loyauté se transforme en décorations. Ils ont peu de goût pour les machinistes de ce décor. Ils trouvent un peu chère la prime qu'on leur demande pour leur sécurité, le danger ne leur paraissant pas urgent. C'est en effet ainsi qu'on raisonnait en 1939. Mais surtout, les fantômes dont on a peuplé leurs cervelles agitent leur sommeil : ils voient des chevaux noirs se dresser dans le ciel. Le courage, l'énergie, la loyauté, leur paraissent de gros mots inquiétants. Ce vocabulaire de professeurs de gymnastique débouche sur Sparte, l'enfant au renard, les soldats de l'an II, Robespierre, les canons qui remplacent le beurre, et Napoléon qui finit toujours par percer sous le jacobin Bonaparte. Ces brumes de leur cervelle ne sont pas pour rien dans leur découragement. Et si tant de gens se laissent faire sans protester l'opération qu'on fait aux matous pour les transformer en chats paisibles, c'est en grande partie parce qu'ils ne voient pas très bien à quoi peut leur servir ce qu'on leur enlève : ils pensent même confusément que cela ne peut servir qu'à de vilaines choses.

Il n'est pas inutile, peut-être, d'essayer de les persuader que tout sert dans la vie, y compris les qualités qu'on regardait autrefois comme celles d'un homme. Essayons de les rassurer. Ce n'est pas d'une doctrine qu'ils ont besoin, comme on le répète trop souvent, mais du sentiment d'une certaine parenté. Montrons-leur donc les cercles concentriques qui s'étendent autour de la petite opération qu'on leur propose, autour du petit traitement auquel ils se prêtent si volontiers, car il est *bénin, bénin* comme disait monsieur Purgon.

CHAPITRE I

SUR LA ROUTE DU PROGRÈS

Pour bien des gens, la disparition des qualités viriles, ou plus exactement leur dévaluation, n'est qu'un accident transitoire, qui n'est ni aussi désastreux qu'on le dit, ni aussi irréparable, ni aussi complet. Ils attestent les parachutistes qui leur ont fait grand peur et les astronautes qui leur inspirent une grande admiration. Je leur concède bien volontiers que le courage, les tireurs d'élite, et les recordmen n'ont pas tout à fait disparu du monde où nous vivons. Je ne voudrais toutefois pas qu'ils se laissent prendre à ces apparences qui sont fort peu représentatives de notre tournure d'esprit. Et je sou-

haiterais qu'ils voient un peu mieux les conséquences de ce qu'ils ont accepté.

Car, d'abord, ce que *l'aggiornamento* de la civilisation nous invite à rejeter, c'est toute une partie instinctive, il faudrait presque dire *animale* de l'homme qui était, nous ne le comprenons pas assez, une de ses armes contre le machinisme et l'uniformisation.

Le courage, l'endurance, l'énergie, l'esprit de sacrifice même, sont chez l'homme des qualités de « bête », de robustes et primitives qualités de mammifères qui le classent parmi les animaux nobles qui survivent par leur force et leur intelligence. Je me demande si la loyauté même, si étrangère aux animaux, n'est pas une de ces qualités pour ainsi dire biologiques : on naît avec une certaine noblesse dans le sang. Ces qualités tout animales ont fixé autrefois le classement des hommes. A l'origine des castes que toutes les grandes civilisations ont établies, il n'y a rien d'autre que leur existence et leur transmission. Ces qualités n'appartiennent pas exclusivement à ce qu'on appelle dans notre histoire la « noblesse d'épée ». Ce sont aussi les qualités des pionniers, celles des bâtisseurs de villes, celles des reîtres et des légionnaires : et ce sont aussi celles du peuple quand une cause ou une nécessité lui met les armes dans les mains. Il n'y a rien de grand dans l'histoire des hommes qu'on ait fait sans que ces qualités du sang y aient quelque part. Je ne vois que les premiers chrétiens qui les aient refusées, passagers parmi les hommes comme sur une terre étrangère, indifférents à tout sauf à ce qu'ils diraient devant leur Juge.

Cette part instinctive de l'homme, cette part animale de lui-même, le ramène sans cesse à lui et par là elle lui sert de défense, elle est même sa terre d'élection à la fois contre les *dénaturations* intellectuelles qu'on cherche à lui imposer et aussi contre le gigantisme et les cancers qui naissent de la civilisation industrielle. Elle lui rappelle sa vocation paysanne, sa vocation familiale, sa vocation de défenseur et de petit souverain de sa maison et de son champ, elle le remet à tout moment à « l'échelle humaine ». Et, par ce rapport et ce retour, elle le protège contre l'inondation qui naît périodiquement des passions des hommes, contre le déchaînement planétaire de la cupidité ou des idéologies. Nous avons tous en nous la barque de Noé, mais nous n'avons qu'elle.

C'est cet appel au plus profond de nous-mêmes qui a été brisé à notre insu en même temps qu'on dévaluait les qualités par lesquelles il s'exprime. Au contraire, le vainqueur dans la guerre de religion qui s'est déroulée est le *pédantisme progressiste.*

Il nous impose, pour commencer, une définition abstraite et rationnelle de l'être humain, il en déduit les croyances qui doivent alors *logiquement* s'imposer à tous et créer chez tous les hommes des réactions communes, il définit une conscience équipée et guidée artificiellement et, pour ainsi dire, industriellement, et enfin, en application de ces croyances, il élabore les modes de vie que l'homme *doit accepter* s'il veut devenir un produit normalisé de la société industrielle, et aussi la mentalité qu'il *doit acquérir* pour être parfaitement dépersonnalisé et devenir l'homme grégaire dont une civilisation fonctionnelle a besoin.

C'est cette refonte totale de notre vie que la plupart des gens n'aperçoivent pas, car ils ne voient pas les liens entre ces deux domaines du *pédantisme progressiste*. L'uniformisation des existences leur paraît un effet inéluctable de la civilisation industrielle, l'alignement conformiste, un effet transitoire de la propagande. En réalité, ces deux résultats proviennent de l'application d'un même mécanisme de l'abrutissement, il s'agit dans les deux cas d'une *rationalisation* de l'être humain, qui porte sur la vie extérieure d'une part et sur la vie intérieure d'autre part, et qui a pour objectif le descellement, l'extirpation et la destruction de toute personnalité.

*
* *

L'opération essentielle dans l'extraction de la personnalité est le remplacement de la conscience individuelle, instinctive, par une conscience rationalisée, collective. Cette opération était préparée depuis fort longtemps par les lourdes mains des marxistes, chirurgiens malhabiles. Mais peu de gens se laissaient persuader de remplacer leur conscience individuelle par une conscience de classe qui les faisait marcher au pas de l'oie. Les circonstances de la guerre produisirent cet ébranlement initial indispensable au lavage de cerveau.

On prit appui sur la conscience individuelle pour lui faire condamner la conscience instinctive : et comme personne, dans le brouhaha et l'émotion générale, ne se rendit compte que la conscience individuelle n'est rien d'autre que la conscience instinctive, on admit avec docilité qu'il ne peut exister, qu'il ne doit exister qu'une conscience rationalisée, échappant à l'instinct, soumise à des définitions, premier stade de la conscience collective qu'il s'agissait d'imposer.

Grâce à ce changement, qu'on obtint par des diables fourchus peints sur les murs et une vive représentation des flammes de l'enfer, la conscience devint enfin un produit industriel que seuls des laboratoires agréés étaient autorisés à fabriquer. Elle ne fut plus, enfin, elle ne fut plus mêlée à ces scories irrationnelles qui caractérisaient la conscience d'autrefois. Car, auparavant, elle décidait de concert avec l'honneur, avec le courage, avec la loyauté, représentants de l'animal humain qui est en chacun de nous : ou encore avec le bon sens et avec l'expérience qui ne sont pas purs produits intellectuels, mais traces et pentes laissées en chacun de nous par toute notre vie. Ce sont ces conseillers suspects et obstinés qu'il s'agissait d'éliminer, ces coups de sang, ces sursauts, ces mouvements de bêtes généreuses, qu'on élimina chez la plupart, en effet.

Car nous avons suivi le joueur de flûte et il nous mène à travers les décors qu'il a construits sur notre chemin. Il imite la voix de la conscience et des pénitents l'accompagnent, se flagellent et gémissent sous leur cagoule. Et le chant de la conscience universelle, les

vêpres de la conscience universelle, s'élèvent comme la nuée du tabernacle en tête de la procession : leur faux-bourdon emplit le ciel, les haut-parleurs dans les rues le répercutent comme un *requiem* désespéré, il s'élève entre les façades comme le chant immense de tous les hommes. Et les psaumes de ce *miserere* ne nous disent qu'une chose, qui est de tuer en nous la voix qui ne veut pas se taire, de tuer en nous la colère intraitable, de tuer en nous la bête indocile qui refuse le joug et le troupeau : et elle invite à respecter « les maîtres ».

Conscience, instinct non pas divin, mais générosité du cœur, fille de la rage, paroles et fumées qui s'élèvent du sang, fierté qui sort des naseaux furieux, tu es la source de toute pureté et de toute intransigeance, de toi procèdent tout courage et toute révolte. Tu es la petite Antigone qui se lève devant le prince injuste. Tu es la main qui panse les blessures, tu es la sœur bien-aimée qui se penche sur le front des morts sacrifiés. Tu es la consolatrice et la certitude. Tu es la source fraîche à laquelle vont boire les vaincus. Tu es la douceur et le refuge et tu es aussi la déesse qui ne plie pas sous le fouet des hommes. Tu marches devant la mort et sur les genoux, sur tes genoux d'enfant pure, nous cachons notre tête blessée à l'heure où s'approche la Moissonneuse sans regard. Conscience, filleule de Dieu, nous déroulerons éternellement devant tes pas le tapis qui mène jusqu'à nos âmes. Et les joueurs de flûte n'étoufferont jamais ta voix.

Cette déposition de la conscience personnelle instinctive au profit de la conscience industrielle est le sceau de

Je crois que le monde moderne est une entreprise de dénaturation de l'homme et de la création. Je crois à l'inégalité parmi les hommes, à la malfaisance de certaines formes de la liberté, à l'hypocrisie de la fraternité. Je crois à la force et à la générosité. Je crois à d'autres hiérarchies que celle de l'argent. Je crois le monde pourri par ses idéologies. Je crois que gouverner c'est préserver notre indépendance, puis nous laisser vivre à notre gré.

ISBN 2-910082-00-8

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00013721 8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre